

PORTRAIT POUR UN ANNIVERSAIRE

Les coups de foudre d'Arletty

Arlette-Léonie Bathiat, dite Arletty, née le 15 mai 1898 à Courbevoie, et qui a fait le tour du monde dans les films de Jacques Prévert et de Marcel Carné, a quatre-vingts ans et quarante-sept ans de cinéma.

« Quand on a le goût déjà d'aimer quelque chose, c'est que déjà on comprend ce quelque chose. »

Arletty, elle vous prend au cœur, au cœur et à la tête, et ça ne vous quitte pas. Qu'on soit son ami ou un de la foule, Arletty ne s'oublie pas. *Hôtel du Nord*, *Fric-Frac*, *Le jour se lève*, *les Enfants du Paradis*, restent comme des monuments pour ceux qui n'ont pas eu la chance de la voir dans les revues ou au théâtre. Cette voix gouailleuse, perçante, mélancolique, déraillant d'un diapason à l'autre pour vous faire sentir la nuance ou pour vous montrer qu'elle se rit d'elle et du monde, cette voix des cris de Paris, « du mouron pour les petits oiseaux » « chant d'habit... », « on répare faïence », cette voix pour crier, à elle seule, c'est un élément.

Elle chante, cette voix, et elle est drôle. De sa voix populaire aux accents de défi, Arletty rallie le vrai peuple : l'orchestre et le poulailler. Elle a rendu trop de répliques célèbres pour n'en citer qu'une seule. « Atmosphère, atmosphère, non mais est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? » C'est aigu. « Garance, on m'appelle Garance... » C'est mystérieux. Elle a d'infinis registres.

Belle, sa beauté androgyne échappe à une définition trop précise. Procédant à la fois de l'adolescent et de la femme, elle est aux confins des deux, d'où sa beauté universelle. Peut-être qu'on est d'autant

plus touché parce qu'on sent tout de suite l'intelligence, l'esprit, à fleur de peau. « Arletty, il n'y a pas pire que l'injustice. — Si la justice. »

Un regard doux, pur, qui intimide parce que nous sommes tous des impurs. Curieuse, étonnée, elle joue de tout son être à la fois, comme si elle n'en jouait pas. Le jeu est imperceptible. Question de rythme, d'humour. Tout est contrôlé. On dirait qu'elle se défend, même avec son rire. Si elle se défend, ce n'est pas pour se protéger. Strident, son rire, des perles qu'elle lancerait sur un carrelage, et qui rebondissent. Tout à coup elle prend sa voix sur le mode grave. « Raimu, je pense que c'est le plus grand acteur français dans le siècle. Mais c'est moi qui dit ça. L'homme qui a pu jouer *Marius* et *l'Homme au chapeau rond*, c'était quelqu'un. »

Comme Raimu, elle est passée du comique à la tragédie. Ce qu'elle dit de son camarade peut s'appliquer à elle : « Quand on a un orgue comme ça dans la vie... Il y a le génie involontaire de l'acteur ! Ça ne s'apprend pas. Il n'avait rien à faire pour donner l'émotion. L'émotion... C'est ce qu'il y a de plus rare. L'émotion, ça ne s'explique pas. On la donne, ou pas. Comme il y a tout, les professeurs de théâtre, et partout, il n'y a pas de professeur de classe. On la porte en soi. »

FRANÇOIS-MARIE BANIER.

(Lire notre article page 27.)